

## II. Schreber parle par lui-même

Marie-Jeanne Sala

### Chronologie d'une chronique des *Événements mémorables*

Si les différents chapitres des *Mémoires* suivent un déroulement peu ou prou chronologique des neuf années d'hospitalisation de leur auteur, l'écriture de Schreber suit quant à elle une autre logique, différente en ce qu'elle apparaît davantage liée au temps psychique. Écrivant dans l'après-coup ce qui lui est arrivé et aussi bien ce qui peut continuer de lui arriver encore, Schreber opère sans cesse des va-et-vient entre les différentes périodes. Rapidement, le lecteur se retrouve désorienté dans le temps ; pour ne pas perdre pied, il tente de se reporter à la biographie en fin d'ouvrage qui à son tour n'y suffit plus. Fabriquer une chronologie en se tenant au plus près de la lecture des *Mémoires* s'est dès lors imposé, dans une sorte de contrepoint face à ce « [...] *Grand trou dans le temps* [...] creusé dans l'histoire de l'humanité [...] »<sup>1</sup> auquel Schreber a été confronté.

Si Schreber est incontestablement le propre scribe, le propre *Schreiber*<sup>2</sup> de ses *Événements mémorables*, en rédiger une chronologie peut apparaître alors comme une façon de se faire secrétaire de cette chronique des *Hauts faits d'un grand malade des nerfs*, autre proposition de traduction du titre original, *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken*<sup>3</sup>. Rappelons que « malade des nerfs » est ici à entendre sans la moindre métaphore, il s'agit des réels nerfs de Dieu ou des âmes examinées, celle de Flechsig puis plus tard celle de von W., qui se branchent par raccordement de nerfs sur Schreber, procédant ainsi au véritable « meurtre d'âme » ; « Je suis assurément malade des nerfs, mais en aucun cas je ne suis atteint d'une maladie mentale [...] »<sup>4</sup>, écrit Schreber.

---

<sup>1</sup> Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Editions du Seuil, Paris, 1975, dépôt légal 1985, couverture jaune, p. 113 [84].

<sup>2</sup> *Schreiber* : secrétaire ; scribe ; copiste. In *Grand dictionnaire Larousse Français-Allemand*, Larousse, Paris, 1999.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 305 [268].

Se faire secrétaire d'une chronologie du récit de Schreber a fait surgir rapidement d'autres questions. Pour qui Schreber écrit-il<sup>5</sup> ? Et, autre versant de la question, pourquoi Schreber écrit-il ? À défaut de développer ce point ici, on peut, *a minima*, citer le directeur de l'asile du Sonnenstein qui souligne dans une de ses expertises médico-légales que Schreber « [...] n'évoque pas de vive voix ses idées de nature morbide ou s'il le fait c'est seulement par allusions ; ces thèmes il les livre tout uniment par écrit dans nombre de témoignages de sa main [...] »<sup>6</sup> Schreber écrit donc ce qu'il ne dit pas et, écrivant, interprète les faits qui lui arrivent : « [...] Le but immédiat de ces notes [antérieures à la rédaction des *Mémoires*] était d'abord d'élucider pour moi-même les données en cause [...] »<sup>7</sup>, écrit-il. Écrire soulage Schreber, « [...] Devant toute expression écrite de la pensée, les miracles sont impuissants [...] »<sup>8</sup>, relève-t-il ; quelque chose de l'écrit symbolique semble arrêter le déferlement tout puissant imaginaire des miracles surnaturels qui jouent des tours au corps réel de Schreber, dont « [...] il n'est pas un membre ou un organe de [son] corps qui n'ait à quelque moment été touché par un miracle [...] »<sup>9</sup>.

Il s'agit de présenter ici un bout de chronologie principalement centrée sur la lecture des huit premiers chapitres correspondant au point actuel d'avancée de l'Espace « Questions cliniques et pratiques de la folie ».

– 8 décembre 1884 : Schreber est admis pour la première fois à la clinique des maladies mentales de Leipzig dirigée par le professeur Flechsig, où un diagnostic d'une sévère attaque d'hypocondrie<sup>10</sup> est posé. Cette hospitalisation dure six mois, à la suite de quoi la maladie « [...] guérit complètement à la fin de 1885 [...] »<sup>11</sup>, écrit Schreber, qui retourne à ses fonctions de Président du TGI de Leipzig, où entre-temps il a été muté et passe « [...] huit années de bonheur [...] » avec sa femme, assombries seulement par le fait de ne pas pouvoir avoir d'enfants.

---

<sup>5</sup> Cette question est traitée infra dans ce même numéro par Nathalie Roux in « À qui s'adresse Schreber ? », p. 69.

<sup>6</sup> « Expertise médico-légale », in *opus cit.*, p. 426 [386].

<sup>7</sup> *Ibid.*, note 80, p. 219 [187].

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 365 [426].

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 179 [148].

<sup>10</sup> « A. Expertise médico-légale », in *opus cit.*, p. 419 [379].

<sup>11</sup> ... et citations suivantes, sauf indication contraire, in *Ibid.* pp. 61 [34] à 68 [41].

– *juin 1893* : Schreber, âgé de 51 ans, est nommé Président de chambre à la cour d'appel de Dresde. Il se met alors à rêver que « [...] sa maladie de nerfs recommençait [...] », et un matin, éveillé et encore au lit, il a la « sensation » « [...] que, tout de même, ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement ». Il entre dans ses fonctions quatre mois plus tard, le *1<sup>er</sup> octobre*. Les juges qui siègent à la Chambre qu'il préside dépassent presque tous son âge, « [...] avec jusqu'à vingt ans d'écart [...] », précise-t-il, autant dire une génération.

– *fin octobre, début novembre 1893*, Schreber ne peut « [...] quasiment pas dormir [...] », et au cours de ces nuits où il ne dort pas, il entend « [...] un craquement revenant à intervalles plus ou moins longs [...] » dans le mur de sa chambre à coucher. « En ce temps-là, nous avons naturellement pensé à une souris [...] Mais après avoir entendu ces mêmes bruits à d'innombrables reprises, et pour les entendre encore actuellement nuit et jour [écrit-il en 1900], je les ai reconnus pour être de façon incontestable l'effet de miracles divins [...] », destinés à l'empêcher de dormir et par là faire obstacle à toute possibilité de guérison<sup>12</sup>.

Alors que sa maladie prend « [...] un caractère menaçant [...] », Schreber se rend avec sa femme à la clinique de Flechsig. Au cours d'un long entretien, Flechsig se « [...] montre d'une éloquence tout à fait remarquable [...] », écrit Schreber, à qui cet entretien redonne « espoir », et son humeur se rétablit. Il repart avec sa femme dormir chez sa mère à proximité, mais son coucher n'intervient pas à l'horaire prescrit par Flechsig, note Schreber, il est retardé « [...] conformément à une prescription secrète que ma femme avait reçue [...] ». Schreber ne dormira pas, tente de se suicider et retourne chez Flechsig le lendemain ; ce dernier considère que son placement en maison de santé s'impose. Le *21 novembre 1893*, Schreber est admis pour la deuxième fois, à neuf ans d'intervalle, à la clinique du professeur Fleschig.

---

<sup>12</sup> Freud évoque un cas assez similaire de bruit précédent le déclenchement du délire. Dans sa *Communication d'un cas de paranoïa*, la patiente qui vient d'entendre un bruit dans la chambre où elle est venue retrouver son amant restera ensuite persuadée que ce bruit était celui du déclenchement de l'obturateur d'un appareil photo. In *Communication d'un cas de paranoïa contredisant la théorie psychanalytique*, Œuvres complètes Tome XIII, PUF, Paris, 1994.

La quatrième ou cinquième nuit, alors qu'il se trouve « [...] dans la plus grande agitation, dans un délire fébrile [...] », deux infirmiers viennent arracher Schreber à son lit pour le conduire à une cellule de nuit pour déments, il croit devoir se défendre, une lutte s'engage. « Lors d'un entretien ultérieur, [Flehsig] voulut contester l'incident [...] le présenter comme un rêve de mon imagination<sup>13</sup> ». À partir de ce moment-là Schreber se dit être méfiant à l'égard de Flehsig : « Mon optimisme était totalement brisé, toute autre perspective que celle d'une issue mortelle à trouver dans le suicide avait disparu en moi<sup>14</sup>. »

Schreber occupe diverses chambres de l'aile des femmes « [...] qui lui sont attribuées en raison du calme plus grand<sup>15</sup> » et reçoit quotidiennement les longues visites de sa femme pendant ces trois mois.

– 15 février 1894, la femme de Schreber se rend chez son père quatre jours à Berlin, un voyage qualifié de délassément<sup>16</sup> par Schreber. Au retour de sa femme, Schreber écrit être tombé tellement bas qu'il ne voulut la revoir qu'une seule fois. Les visites de sa femme cessent dès lors, et lorsque Schreber la reverra bien longtemps plus tard, seulement à la fenêtre, il ne pensera pas voir un être vivant mais « une image humaine bâclée à la six-quatre-deux<sup>17</sup> ». Schreber pense beaucoup à sa femme, c'est « une évocation mélancolique de souvenirs<sup>18</sup> » se rapportant à elle, écrit-il.

Une nuit est décisive pour son effondrement, nuit au cours de laquelle il précise avoir eu une demi-douzaine de pollutions et c'est à ce moment qu'apparaît le raccordement de nerfs. Flehsig s'est branché sur lui et parle par le truchement des nerfs de Schreber qui acquiert désormais la conviction que les intentions de Flehsig ne sont pas pures. Il en obtient confirmation lorsque interrogeant Flehsig sur une possible guérison, ce dernier « [...] n'osa plus [le] regarder dans les yeux<sup>19</sup> ».

À propos de cette période de cinq mois qui s'étale des dernières visites de sa femme jusqu'à la fin de son séjour chez Flehsig mi-juin, Schreber écrit qu'il ne peut « [...] fournir d'indications chronologiques

---

<sup>13</sup> Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, op. cit., note 23, p. 68 [41].

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 71 [43].

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 95 [68].

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 71 [44].

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 71 [44].

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 101 [73].

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 72 [45].

plus précises [...]»<sup>20</sup> ». On sait qu'à cette époque Schreber ne prenait pas encore de notes, l'humanité ayant disparu, il relève cependant concernant ces cinq mois les événements suivants :

– *Mi-mars 1894* : « [...] Un journal me tomba sous les yeux, où l'on pouvait lire quelque chose comme l'annonce de ma propre mort ; je tins cet épisode pour un avertissement : je ne devais plus compter désormais faire retour dans la société humaine<sup>21</sup>. »

La chronologie qui suit est difficile à établir avec précision, les périodes se chevauchent. C'est durant cette période qui va de mi-mars à fin mai que Schreber évoque l'idée d'un grand trou dans le temps<sup>22</sup>, qu'il rapproche de sa propre modification intérieure : « *Quant à savoir si une modification intérieure profonde ne s'est pas néanmoins accomplie, voilà ce qui sera discuté ultérieurement*<sup>23</sup>. »

– *Mi-mars à fin mai 1894* est « [...] la période la plus atroce de ma vie. Pourtant ce fut aussi le *temps sacré* de ma vie [...]»<sup>24</sup> ». « [...] Je croyais l'humanité toute entière engloutie ; par conséquent prendre des notes n'aurait eu aucun sens<sup>25</sup>. »

Ces temps sacrés, qui correspondent à des temps de raccordement de nerfs sur Schreber, alternaient au début avec les temps non-sacrés, il y avait des « coupures », puis « [...] il n'y eut que des " temps sacrés " [...]»<sup>26</sup>.

Les âmes défuntes de relations personnelles de Schreber se volatilisèrent sur sa tête en de « petits hommes », « [...] infimes figurines à forme humaine de quelques millimètres de haut [avant de] se dissiper complètement<sup>27</sup> ».

– *À peu près vers mars ou avril 1894* se perpétra « le complot » dirigé contre Schreber « [...] qui visait, une fois qu'aurait été reconnu [...] le caractère incurable de ma maladie nerveuse, à me livrer à un homme de telle sorte que mon âme lui soit abandonnée, cependant que mon corps changé en corps de femme [...] aurait été livré à cet homme, en vue d'abus sexuels, pour être ensuite tout bonnement " laissé en plan " [*Liegen*

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 109 [81].

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 109 [81].

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 113 [84].

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 113 [84].

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 91 [63].

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 93 [65].

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 105 [77].

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 97 [69].

*gelassen*, autrement dit] abandonné à la putréfaction<sup>28</sup> ». Son « amour-propre viril<sup>29</sup> » atteint, Schreber décide de se donner la mort en se laissant mourir de faim et on doit l'obliger à se nourrir.

L'idée du complot apparaît au chapitre V, et le bruit de craquement vient juste de lui précéder au chapitre IV. Une distance de cinq ou six mois sépare les deux évènements et l'enchaînement des deux chapitres permet d'en saisir le lien direct.

– Aux alentours de *Pâques 1894* (cette année-là, le 25 mars) : alors que Flechsig est en voyage d'agrément, écrit Schreber, « [...] une importante transformation dut s'opérer dans la personne du professeur Flechsig<sup>30</sup> ». Schreber a alors plusieurs visions selon lesquelles le professeur Flechsig s'était tué d'un coup de pistolet ou encore celle « de son convoi funèbre », ou bien Flechsig avec « un sergent de ville » « ou en conversation avec son épouse » lui expliquant être « Dieu Flechsig ». À ce moment, Schreber a « passagèrement eu dans le corps, l'âme et toute l'âme vraisemblablement du professeur Flechsig », qu'il décrit comme une boule, une pelote d'ouate ou de fils d'araignée dans son ventre qu'il finira par lâcher, impossible à digérer.

À la suite de quoi, Schreber écrit qu'un certain jour, qu'il ne date pas mais dont il se souvient avec précision, correspond à « [...] un tournant particulièrement grave de l'histoire de la terre et de l'humanité [où se produit] l'extinction des « horloges du monde », et simultanément il se fit un afflux continu [...] en direction de mon corps, dans un somptueux éblouissement de manifestations lumineuses<sup>31</sup> ». Un peu plus loin, Schreber nous explique que les béatitudes, « état de jouissance ininterrompue<sup>32</sup> », contenues dans les étoiles et « [...] les nerfs [...] sont venus se perdre dans mon corps, où ils ont reçu la qualité de nerfs de la volupté féminine, ce qui a d'ailleurs donné à mon corps un aspect plus ou moins féminin, [...] ma peau a pris la douceur caractéristique du sexe féminin<sup>33</sup> ».

– *Du 2 ou 4 avril jusqu'au 19 avril 1894*, écrit Schreber avec précision, est la période que les voix désignent comme première ordalie, premier jugement de Dieu (*Das ersten Gottesgericht*<sup>34</sup>) consistant « [...] en

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 84 [56].

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 85 [57].

<sup>30</sup> Et suivantes, *Ibid.*, pp. 110 -111 [82-83].

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 114 [85].

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 42 [16].

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 115 [87].

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 111, note des traducteurs.

une série continue de visions se succédant jour et nuit » ayant pour « idée générale commune » que le peuple allemand protestant allait être éradiqué si ne survenait « un champion<sup>35</sup> » en la personne de Schreber ou de quelqu'un d'autre désigné par lui.

Durant cette période apparaît la « bipartition » du Dieu inférieur Ahriman et du Dieu supérieur Ormuzd.

– Plutôt vers la fin de son séjour à la clinique, Schreber écrit qu'après avoir été maintenu en permanence au lit, il peut reprendre des promenades régulières dans le jardin. Il y aperçoit alors le miracle Flechsig (il nomme ainsi le prodige d'une flore extrêmement luxuriante) et y voit – bien que le jardin se trouve dans la division hommes – des femmes, croit reconnaître ses parents... « Je me faisais l'impression d'être un invité de pierre revenu d'une époque lointaine dans un monde étranger<sup>36</sup>. » Durant ces derniers temps, pendant plusieurs semaines, plus besoin de médicaments pour dormir, « [...] bien que je fusse toujours un peu agité et visité de visions plus ou moins excitantes : *mon sommeil était devenu sommeil de rayons* ».

L'idée majeure de le « laisser en plan », de l'abandonner, écrit Schreber était « ce à quoi l'on croyait pouvoir arriver [...] par voie d'éviration et de mise à l'encan de mon corps, ainsi qu'on use d'une putain féminine [...] »<sup>37</sup>.

Durant les six mois que dure l'hospitalisation chez Flechsig, sont apparues :

– La transformation de ses organes sexuels, « à deux reprises [...] au temps où je séjournais encore à la clinique de Fleschsig, j'ai possédé des organes génitaux féminins quoique imparfaitement développés [...] »<sup>38</sup> ;

– Et l'« [...] idée de la fin du monde [...] imminente ou déjà révolue<sup>39</sup> ». « Les derniers temps de mon séjour à la clinique de Flechsig, [...] je me tenais pour le seul homme véritable qui eût réellement survécu, ne voyant dans les quelques autres formes humaines que j'apercevais encore – le professeur Flechsig, certains gardiens, et quelques très rares malades isolés –, [...] rien d'autre que des " images d'hommes bâclés à six-quatre-deux " fichues là par façon de miracle<sup>40</sup>. » (Les hommes bâclés à la

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 112 [84].

<sup>36</sup> Et suivantes, *Ibid.*, p. 117 [89].

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 122 [94].

<sup>38</sup> *Ibid.*, note 1, p. 27 [4].

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 119 [91].

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 99 [71].

six-quatre-deux ou torchés à la va-vite, selon la traduction de Jean Allouch, correspondent à des « [...] âme[s] temporairement détachée[s] sur terre sous forme humaine par un miracle de Dieu<sup>41</sup> ».)

– 14 juin 94 : fin du séjour chez Fleschig. Schreber est transféré à la maison de santé du Dr. Pierson, appelée « la cuisine du diable » dans la langue fondamentale, sorte d'allemand archaïque que Schreber rapporte entre guillemets puisque ces mots ou ces expressions lui sont dictés par les voix ; il s'agit souvent de mots ayant une signification opposée, véritables oxymores que Schreber qualifie d'« euphémismes ».

Schreber fait un court séjour de huit à quinze jours dans cette clinique et s'interroge sur cette « étape intermédiaire » dans cette clinique privée à laquelle on confie « [...] un malade assurément dangereux comme je l'étais certainement à ce moment-là<sup>42</sup> », relève-t-il, probablement non sans ironie, afin de dénoncer le caractère absurde de la situation ; et cette fois-ci, chose assez rare, Schreber écrit ne pas avoir d'explications.

Les trois gardiens qui viennent le chercher pour l'emmener dans l'autre clinique ne sont pas des êtres humains, écrit Schreber, mais seulement ici encore « des images d'hommes bâclés à la six-quatre-deux ». Ce moment est dit de délivrance par Schreber qui ajoute qu'il quitte la clinique « [...] sans seulement avoir revu le professeur Flechsig<sup>43</sup> ». La crainte d'« être laissé en plan » apparaît deux fois dans ces pages pour évoquer son changement de sexe. On ne peut s'empêcher de penser à Flechsig qui laisse en plan son patient en ne lui disant pas au revoir et, bien davantage, s'en débarrasse, certainement convaincu de son incurabilité.

À la clinique de Pierson, Schreber reconnaît plusieurs personnes de sa vie passée, « [...] *presque tout le public des malades* [...]»<sup>44</sup> » était des personnalités que Schreber avait connues et beaucoup sont des images d'hommes bâclées à la six-quatre-deux ; Schreber voit dans un gardien « l'huissier de la cour d'appel » (qui lui apportait ses dossiers pendant ses six mois d'activité professionnelle à Dresde<sup>45</sup>) qui porte parfois ses vêtements ; le gardien-chef de la clinique est l'un de ses voisins von W., qui l'avait accusé d'onanisme lors d'une enquête ouverte par l'État à [son]

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 42 [16].

<sup>42</sup> *Ibid.*, note 53, p. 130 [101].

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 128, [99].

<sup>44</sup> *Ibid.* p. 132 [103].

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 131 [102].



sujet<sup>46</sup>. Bien sûr, l'âme Flechsig branchée sur lui l'a suivi ainsi que d'autres, et Schreber se retrouve maintenant raccordé à deux âmes examinées, Flechsig et von W. Il en vient à admettre que « [...] sur un astre éloigné, on tentait véritablement de créer un nouveau monde humain, « une nouvelle race d'hommes faite d'esprit Schreber<sup>47</sup> » [...] ».

– 29 juin 1894 : arrivée de Schreber au Sonnenstein, l'asile du Land<sup>48</sup>.

– Depuis juillet 1894, date avec précision Schreber, le Dieu inférieur Ahriman « est expressément identifié au soleil par les voix qui me parlent ». Le Dieu supérieur Orzmund lui apparaît en image et sur les nerfs<sup>49</sup>.

À l'occasion de son anniversaire (juillet 1894), la femme de Schreber lui apporte un poème qu'il tient à citer « [...] pour la profonde impression qu'il fit sur moi<sup>50</sup> », notamment à cause de l'expression « Paix de Dieu » qui s'y répète, désignant dans la langue de fond « [...] *le sommeil engendré par les rayons*<sup>51</sup> [...] ».

Puis, « [...] *une unique* nuit, le Dieu inférieur (Ahriman) apparut [...] à l'œil de mon esprit [...], alors que j'étais au lit non pas endormi mais bien réveillé [...] Aussitôt, dans le même temps, je perçus qu'il parlait [...] Ce qui était dit ne résonnait pas du tout sur un mode amical [...] : " carogne<sup>52</sup> " ».

À propos de ce même mois, le Dr. Weber écrit dans son rapport d'expertise médico-légale : « [...] L'attitude rigide du patient céda quelque peu ; il sortit de lui-même, s'anima, se mit à tenir des discours plus cohérents [...]<sup>53</sup>. »

Schreber reprend la lecture et plus tard, le piano et les échecs, mais ses vociférations nocturnes le conduisent durant quelques mois à l'isolement pour dormir. Schreber évoque des « miracles d'épouvante<sup>54</sup> », il voit des dragons, des ours<sup>55</sup>, etc.

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 137 [108].

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 144 [114].

<sup>48</sup> *Ibid.*, « A. Expertise médico-légale », *opus cit.*, p. 419 [379].

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 116 [88].

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 152 [122].

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 153 [123].

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 166 [136].

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 42 [81].

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 284 [29].

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 284 [249].

– *Novembre 1895* : « [...] marque un tournant capital dans l’histoire de ma vie [...] »<sup>56</sup> », ainsi démarre le chapitre XIII. Schreber a l’âge de son père le mois de sa mort, nous dit la biographie en fin d’ouvrage. Hospitalisé depuis exactement deux ans, Schreber se résigne à subir l’éviration, soit sa transformation en femme pour accomplir sa mission rédemptrice : racheter le monde et rendre à l’humanité la béatitude perdue. Ce processus évolutif prendra des années, son corps sera directement fécondé par Dieu pour engendrer une nouvelle lignée d’êtres humains<sup>57</sup>.

Schreber se demandait depuis longtemps s’il se trouvait toujours sur la terre et « en 1895, j’en étais encore à me demander si je ne me trouvais pas sur Phobos, satellite de la planète Mars<sup>58</sup> ».

– *1896-1899* : Schreber commence à écrire des notes<sup>59</sup> après « le revirement évoqué au chapitre XIII<sup>60</sup> », consistant à accepter l’éviration qu’il refusait jusqu’alors. Ces notes consistaient d’abord en la retranscription sans ordre de quelques idées et de quelques mots-repères sur un bout de papier puis sur un agenda, ensuite sur de petits carnets, « avec indication de dates », nous précise Schreber, qui « considère comme probable » que les *Mémoires* « devraient un jour devenir une source importante de connaissances pour l’édification d’un système religieux tout à fait neuf [...] »<sup>61</sup>.

– *Août 1896* : « [...] Je dus me décider [...] à me faire raser la moustache complètement<sup>62</sup> » parce que des " poils de moustache étaient régulièrement introduits par voie de miracle dans ma bouche<sup>63</sup> " mais aussi pour " produire l’effet d’un être féminin " ».

– *De mai 1896 à décembre 1898* : Schreber écrit passer ses nuits durant ces deux ans et demi, « [...] dans l’une ou l’autre des cellules destinées aux déments [...] »<sup>64</sup>.

– *Début 1897*, écrit le Dr Weber<sup>65</sup>, Schreber commence avec son épouse et d’autres de ses familiers une correspondance animée.

---

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 207 [176].

<sup>57</sup> « A. Expertise médico-légale », *opus cit.*, p. 426 [387].

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 105 [76].

<sup>59</sup> *Ibid.*, dates mentionnées par la biographie de fin d’ouvrage, page 541.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 227 [202].

<sup>61</sup> *Ibid.*, note 80, p. 219 [187].

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 229 [196].

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 228 [196].

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 229 [197].

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 424 [384].

À partir de l'année 1897, écrit Schreber, il commence « [...] à tenir un véritable journal en ordre<sup>66</sup> » dans lequel il consigne toutes ses impressions. Auparavant, et c'était toujours le cas en 1896, précise-t-il, il devait se « contenter de pauvres notules dans un petit agenda ». « Simultanément, je faisais déjà mes premiers essais d'un brouillon pour mes futurs *Mémoires* dont j'avais déjà conçu le plan. Tout cela se trouve dans un cahier brun intitulé *Ma vie*, et m'a été d'un grand secours dans l'élaboration des présents *Mémoires*<sup>67</sup> », et il tient à disposition ce « brouillon sténographié » à qui s'y intéresserait car il est beaucoup plus riche, insiste-t-il.

– « *Au cours de l'année 1897*, [...] l'âme von W. finit par disparaître complètement<sup>68</sup> », écrit Schreber, qui lui rend d'ailleurs hommage en jouant au piano la marche funèbre de Beethoven !

– « *Jusqu'à Pâques de cette année*<sup>69</sup> », (on suppose 1897 vu qu'il renseigne cette année quelques lignes plus haut), Schreber prenait ses repas dans sa chambre.

– *5 mars 1898* : se produit le dernier heurt avec un patient, Schreber précise d'ailleurs que « [...] dans mes heurts avec les autres *patients*, j'ai toujours été du côté de la victime<sup>70</sup> ».

– *Février 1899* : d'après l'indication du Dr. Weber, Schreber commence à dîner à sa table<sup>71</sup> ; selon Schreber, c'est depuis Pâques 1900 qu'il prend ses repas à la table familiale du directeur de l'asile<sup>72</sup>.

– *Peu de temps avant décembre 1899*, Schreber demande avec énergie la levée de la tutelle, rapporte le Dr. Weber<sup>73</sup>.

– *Février à septembre 1900*, Schreber rédige les *Mémoires* durant ces sept mois.

Durant son écriture, il rapporte un évènement en temps réel. Dans la nuit du 14 au 15 mars, quelques jours après avoir écrit ces pages, rapporte

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 224 [195].

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 228 [195].

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 224, [192].

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 228 [196].

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 230 [197].

<sup>71</sup> *Ibid.*, « B. Expertise du médecin de district, médecin de l'asile [Dr Weber] », *op. cit.*, p. 435 [397].

<sup>72</sup> *Ibid.*, note 85, p. 237 [204].

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 428 [389].

Schreber au chapitre VI, il fait un rêve d'un infirmier assis sur son lit qui mangeait de la langue fumée<sup>74</sup>.

Weber écrit dans son expertise de 1900 que Schreber « [...] forme le vœu pressant de faire imprimer ses *Mémoires* [...] naturellement en pure perte jusqu'à présent<sup>75</sup> ».

– *13 mars 1900* : premier jugement qui prononce l'interdiction de Schreber et la mise sous tutelle de ses biens (cette datation et les suivantes sont fournies par Schreber dans son avant-propos).

– *Octobre 1900 à juin 1901* : rédaction des Compléments I-VII.

– *13 avril 1901* : le TGI confirme la décision d'interdiction, Schreber introduit un recours en appel qu'il gagnera l'année suivante. Le *14 juillet 1902* l'interdiction est levée.

– *Fin 1902* : fin de la rédaction des Compléments-deuxième série. Schreber rédige l'avant-propos dans lequel il écrit que « à l'origine de ce travail, je n'avais pas en tête de le publier. La pensée m'en vint seulement à mesure qu'il avançait<sup>76</sup> ».

– *1903* : Schreber se retire dans une maison avec son épouse et adopte une fille de 13 ans qui sera son unique enfant.

Il écrit une lettre ouverte au professeur Flechsig, qui figure au début des *Mémoires*, lesquelles sont publiés cette même année 1903.

– *14 novembre 1907*, soit quatre ans plus tard, la femme de Schreber a une attaque d'apoplexie et devient aphasique. Treize jours après, Schreber est admis à l'asile de Leipzig, où il mourra trois ans et demi plus tard, il est âgé de 65 ans.

---

<sup>74</sup> *Ibid.*, note 37, p. 93 [65].

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 440 [402].

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 15 [III].